Document generated on 10/12/2024 3:20 a.m.

24 images

1991
La fille aux allumettes d'Aki Kaurismåki

André Roy

Number 100, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23664ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [1991 : *La fille aux allumettes* d'Aki Kaurismåki]. *24 images*, (100), 8–8.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

1991

La fille aux allumettes
d'Aki Kaurismåki

La Finlande, comme l'Iran, le Portugal, Hong-kong ou Taïwan, dont on reçoit depuis quelques années des œuvres étonnamment neuves, offre une idée directe, à la fois lucide et pénétrante, d'un cinéma qui retrouverait son origine dans la simplicité des récits qu'il structure, récits qui, pris dans le vertige du présent, délivreraient une émotion plurielle : archaïque, complexe et moderne. Avec ses mélodrames, Aki Kaurismåki est un de ces cinéastes qui donnent une idée lumineuse et inouïe du monde car il raconte *instinctivement* une histoire. Instinctivement, c'est-à-dire minimalement et intensément. Ses films sont des épures qui savent allier expérimentation et classicisme.

Nous avons découvert Aki Kaurismåki par sa trilogie «prolétarienne», qui compte ***Des ombres au paradis***, ***Ariel*** et ***La fille aux allumettes***. Dans ce dernier volet, il expose âprement l'histoire d'une jeune fille, Iris, interprétée par Kati Outinen, actrice fétiche de plusieurs de ses œuvres, employée dans une fabrique d'allumettes. Comme toute jeune fille, Iris rêve d'amour, mais le destin étant cruel, ce rêve se fracassera contre la fatalité. Rêve broyé comme les machines qui broient le bois pour cracher au bout de la chaîne les allumettes. La révolte *in extremis* fera de cette jeune fille mal aimée, à la beauté ingrate, une meurtrière.

La caméra enregistre sa vie comme une apparence. Sous les gestes et les faits visibles, rendus précisément, maniaquement à l'écran, couvent l'inattendu, le danger, une haine tranquille pour ce monde (parents, amants, patron, la laideur des habitats et des paysages) qui semble en vouloir à la vie de l'employée de la fabrique d'allumettes. La caméra, comme une bête aux aguets, attend patiemment l'explosion, ce moment où Iris agira contre son destin. Son œil froid, impitoyable, repousse le sentimentalisme, évacue le psychologisme, dégraisse le film de tout excès. Mais l'indifférence du regard n'est ici qu'illusion, car il est toute cruauté, toute rage; au pays de la pauvreté et de la désillusion où vit Iris, il doit soutenir la vraisemblance du récit, le concret des personnages, la matérialité des corps, des gestes. Le film en est coupant. Kaurismåki se maintient sur le fil du rasoir, assurant une place au spectateur entre le désenchantement et la désespérance sans jamais tomber dans la compassion et le pathétisme. À force de rigueur qui n'exclut pas la rugosité, et de sobriété qui ne rejette pas la vivacité, il génère ainsi un concentré de réalité pur. Grand, audacieux, remarquable Kaurismåki. ■

André Roy